RÊVERIES.

XXXV.

Ce matin, à huit heures, nous avons pris aux Champs-Elysées le plus ancien chemin de fer des Etats-Unis.

Oui, le plus ancien ; et en présence de ce fait sans conteste, on est malvenu à prétendre que, sous le rapport du progrès, la Nouvelle Orléans soit en retard sur les autres villes de l'Union américaine.

La vérité est qu'on lui a d'abord coupé les ailes, et que l'on a déclaré ensuite qu'elle ne pouvait voler.

Cette *Rêverie* est écrite au milieu du lac Pontchartrain, sur un steamboat où l'on se sent d'autant plus brave qu'on a la conviction que le danger n'existe pas.

Ce calme que l'on observe sur tous les visages est un héroïsme facile que partagent, avec les hommes, les femmes et les enfants, très nombreux sur le pont, et très bruyants.

Cependant, avouons-le, le lac est tant soit peu agité, et certaines jeunes filles, trop étroitement corsetées sans doute, trahissent des révoltes d'estomac qu'elles ne parviennent qu'insuffisamment à dissimuler. Les unes rient jaune et font les courageuses ; les autres ne rient plus du tout et confessent franchement leur défaite.

Mais, en somme, le mal n'est pas grand ; l'organe qui s'était insurgé rentre dans l'ordre et la joie reparaît sur tous les fronts.

Après s'être installé à l'aise sous la tente, on jette autour de soi un regard découvrant qui embrasse toute l'étendue du lac. A l'horizon, on aperçoit un autre steamboat qui nous suit et dispute au nôtre les faveurs du public ; puis, des voiles qui, dans le lointain, paraissent immobiles.

Le ciel, très clair, est parsemé de petits nuages légers et blancs, qui tranchent sur l'azur et lui font un décor charmant. Le soleil illumine ce joli tableau de sa lumière éblouissante. Les mouettes, qui planent dans l'espace, jettent de petits cris de joie, et s'abattent brusquement sur l'eau pour saisir quelque menu poisson.

Une très agréable brise ménage aux passagers le bien être matériel qu'ils sont venus chercher sur le lac ; quelques uns ne descendront qu'au retour. Ils passeront paresseusement à bord leur journée, tout en respirant l'air salé qui, au point de vue de l'hygiène, constitue le principal avantage de leur excursion aquatique.

Nous voici en vue de Manderville. Le bateau siffle, s'approche prudemment et s'adosse au débarcadère couvert d'une foule joyeuse, à laquelle vont se joindre bon nombre de nos compagnons qui prennent la pied-à terre jusqu'à ce soir.

Puis, nous remettons sous vapeur pour le wishing avant d'entrer dans la rivière Tchefuncté ornée d'un phare à son embouchure.

Ce cours d'eau, dont j'avais beaucoup entendu parler, mais jamais vu, m'intéressait vivement. En y entrant, je l'examine avec des yeux ronds.

Encadré entre deux forêts interminables de sapins, on devine dès l'abord qu'il se plaît dans son lit ; car au lieu de suivre la ligne droite pour arriver plus vite, il s'amuse à serpenter. A flaner à travers la verdure opulente des hautes herbes.

La Tchefuncté est peu peuplée, si ce n'est de poissons qui m'ont paru très abondants ; et vraiment je ne suis pas de ceux qui regrettent cette absence de population sur ses bords. Partout où l'on a édifié quelque établissement, on a détruit l'harmonie primitive si belle. Pour élever des maisons, on a fait une entaille aux pinèdes. C'est un vide très prosaïque dans le cœur de ces superbes et poétiques forêts.

Où l'on admire cette intéressante rivière, c'est dans les endroits respectés par la main de l'homme, encore vierges des profanations de l'industrie et du commerce, et où la nature reste seule maîtresse de son œuvre de beauté.

Là, les sapins se penchent depuis des siècles sur ses eaux, s'y mirent et lui font de leur ombre des clairs obscurs qui lui donnent des teintes variées où l'œil se plaît.

Sur ses rives nichent des bécassines, des aigrettes, des hérons qui s'envolent, effarouchés, au passage trop bruyant du bateau.... Que le paysage est rustique et vittor-esque !

Inconsciemment, on cherche des regards les anciennes tribus indiennes qui habitèrent ces parages ; et l'on se dit que ces eaux limpides et paisibles étaient plutôt faites pour leurs légers canots qui glissaient sans bruit à la surface, que pour cette grosse machine qui secoue de ses roues toute la profondeur et toute la largeur de la rivière, au grand effroi des poissons comme des oiseaux.

A chaque instant, l'imagination s'attend à voir surgir des rives des chevreuils poursuivis par leurs impitoyables chasseurs, ou des guerriers couverts de peaux, ou très peu couverts, mais pourvus d'arcs à flèches mortelles et de coiffures à plumes de vautour.

Ces sites doivent être absolument semblables à ce qu'ils furent à l'époque où ils n'étaient foulés que par des pieds sauvages. La civilisation, avec sa cognée, n'a pas entamé le tableau, et l'on a la vision des temps préhistoriques ; on peut se figurer avoir remonté de deux ou trois cents ans l'existence de la Louisiane. L'esprit évoque les jours héroïques où le carquois répondait au mousquet européen.

On s'y sent isolé du monde moderne, qu'on ne voit plus que de très loin, dans le souvenir. L'on se demande si, au point de vue de l'humanité, on tout au moins du pittoresque de la vie américaine, la destruction des premiers occupants du sol fut un bienfait des envahisseurs de ce pays.

Il est vrai que, parmi les Louisianais, un homme de miséricorde, un apôtre, un saint homme vous sa vie à la conservation des Sauvages et leur offrit, à la place de la mort, le bonheur de la vie chrétienne.

O Rouquette ! votre âme plane sur ces vastes forêts. Vos paroles de pardon et d'amour vibrent dans les brises qui agitent le feuillage des arbres qui peuplent ces solitudes.

Non loin de la Tchefuncté, on découvre encore les traces de votre œuvre sacrée. Autour de votre chapelle, dans le voisinage du chêne dont vous recherchiez l'ombrage, une petite colonie de Peaux Rouges, fidèles à vos leçons, restant groupés et gardant les croyances religieuses que vous leur avez enseignées. Votre souvenir les retient ensemble ; ils vivent à votre ombre ; vous êtes devenu leur manitou sauveur ; c'est sur votre protection qu'ils comptent auprès du Grand Esprit.

Mais hélas ! vos enfants selon le Christ ne semblent plus aspirer qu'à vous suivre dans le royaume des cieux. Ils demeurent isolés, irréconciliables avec les mœurs et la civilisation des visages pâles et, silencieusement, l'un après l'autre vont rejoindre leurs pères sous le sol qui les a vus naître.

Leur petite population n'a pas d'avenir. Ils ne seront bientôt plus que des réminiscences du passé, que vos compatriotes associeront avec le souvenir de votre vie de poète et d'éducateur d'un peuple malheureux, destiné à une extinction prochaine.

Il paraît que dans la fatalité des destinées du monde, toute race inférieure, en contact avec la nôtre, doit se soumettre ou disparaître. Dans leur orgueil indomptable, les Indiens ont préféré la mort au vasselage..... Est-ce que ce fier procédé indique une race inférieure ?....

Dans notre retour vers le lac, nous avons repris à Manderville Mgr l'Archevêque de la Nouvelle-Orléans, le Très Rév. Père Mignot, le Rév Père Aveilhé et d'autres ecclésiastiques que nous avions débarqués là pour la bénédiction d'une nouvelle église catholique.

C'est avec joie qu'on a revu à bord ces messieurs, dont la société est fort agréable et la conversation aussi intéressante qu'instructive.

Enfin, nous voilà de nouveau sur les flots tranquilles du vieux Pontchartrain. La faible brise qui tantôt ridait les eaux ne tarde pas à tomber ; nous avons alors sous les yeux un spectacle fait pour un cœur d'artiste et qui, lorsqu'il est vu pour la première fois, s'incruste dans la mémoire en traits ineffaçables.

Il est entre cinq et six heures du soir. Le lac n'a plus une ride ; il représente une immense glace de Venise qui s'étend de tous les côtés, à perte de vue, et semble servir de miroir de Dieu, ou à quelque être géant des sphères supérieures.

L'approche du crépuscule a cerclé l'horizon d'un léger brouillard qui confond avec l'eau ou ciel d'un gris tendre, de façon que l'on cherche en vain où commence le ciel et où finit l'eau. Les deux, en se joignant, forment un lointain d'un vague délicieux, où la vue se noie avec bonheur et ne trouve pas de limites. C'est un cadre restreint qui prend les proportions de l'infini. On dirait que l'univers finit là, et que nous sommes les seuls habitants de ce grand désert.

Nous sommes plusieurs qui restons en contemplation devant ces merveilleux effets de la nature, et j'entends près de moi des jeunes fi les s'écrier : "Ah ! que c'est beau !"

Oui, c'est d'une beauté souveraine, et nous le regardons avec d'autant plus d'avidité que sa durée ne doit être qu'éphémère. En oubliant que nous sommes sur un vulgaire bateau, nous pouvons nous figurer planer dans une région idéale, au milieu d'un de ces rêves dont l'impression reste et nous rend heureux même après le réveil. Ce doit être un avant-goût des félicités célestes.

Bientôt, nous tournons nos regards vers l'ouest et nous assistons à un coucher de soleil dont les splendeurs ne peuvent se découvrir complètement qu'en mer ou sur une grande étendue d'eau.

Le roi des astres, descendu à l'horizon, avait modéré ses feux comme pour se laisser regarder et admirer avant de disparaître.

Il était là à l'état d'immense globe d'un jaune tirant sur le rouge, dont l'œil soutenait aisément l'éclat, et qui teignait de cette nuance toute cette région du ciel imprégnée de ses rayons adoucis.

Au dessus de ce disque colossal, des nuages aux contours fantastiques, se colorisaient de sa lumière, variant les tons selon leur hauteur, et lui dessinaient une couronne.

Avez-vous jamais remarqué qu'aux heures tardives du soir, les nues revêtent des formes de créatures humaines ou d'animaux, au gré des fantaisies de celui qui les observe ?

On y voit parfois des lions gigantesques ou d'incommensurables baleines ; on y remarque aussi des femmes dans l'attitude de la prière, ou des hommes à longue barbe en contemplation devant l'Eternel.

On distinguait tous ces types dans les nuées qui servaient au soleil de cortège dans sa retraite.

Le monarque sidéral, comme dernier adieu au monde, traversa l'espace de ses rayons ravivés et traça sur le lac une longue traînée de flammes qui dorèrent les flots et illuminèrent le bateau.

Puis, il disparut, empourprant encore de ses reflets les nuages qui restaient au-dessus de l'horizon, mais rayonnant déjà sur nos antipodes qui font de nos soirées leurs matins, et leurs jours de nos nuits.

Enfin, le ruirage s'évanouit ; le crépuscule s'étendit autour de nous, et la terre, comme en deuil de l'astre qui l'éclaire, se drapa de noir et s'enveloppa de ténèbres. Pour elle-même, c'était l'heure du repos.

Les chétives lumières des phrases remplacèrent le grand flambeau et piquèrent de points brillants l'obscurité pour le salut des navires.

Il n'y avait plus rien à voir. Ce fut sans trop de regret que nous vîmes notre bateau s'adosser au quai, et nous reprîmes gaiement, pour rentrer chez nous, le vénérable chemin de fer de Pontchartrain qui ne compte plus les générations qu'il a transportées sur sa courte voie.

FRANÇOIS TUJAGUE.

LA FEMME CHINOISE.

La mort récente de l'impératrice Tsou-Hsi donne un intérêt particulier à l'étude sur *la Femme chinoise*, que publie la *Revue britannique*. Mère et veuve, l'impératrice avait toutes les joies : car, pour une chinoise, le décès du mari est le commencement du bonheur. Jusque-là, il n'y a pour elle que peine et servitude.

La naissance d'une fille, surtout dans les familles pauvres, est considérée comme une calamité : l'infanticide, toujours si répandu en Chine, sévit tellement sur les enfants du sexe féminin, qu'on voit communément sur le bord des étangs des écriteaux ainsi conçus : "Les filles ne doivent pas être noyées ici."

L'éducation féminine se réduit, dit le *Journal des Débats*, à fort peu de choses : "Cultiver la vertu, dit un proverbe, est la science des hommes, renoncer à la science est la vertu des femmes." Le mariage est en Chine, comme ailleurs, la grande préoccupation de la jeune fille : mais elle ne peut choisir son fiancé parmi les jeunes gens de son entourage : elle doit être absolument inconnue de l'époux auquel on la destine ; le jour même du mariage, elle est conduite à la demeure de son époux, enveloppée dans un voile rouge qui la couvre de la tête aux pieds. Ce cérémonial peut réserver à chacun des deux époux des surprises désagréables. Les lois sont d'une terrible sévérité pour la femme qui chercherait ailleurs quelques consolations : elles sont beaucoup plus indulgentes pour l'homme qui peut prendre sous son toit d'autres épouses : celles-ci, d'un rang social inférieur, sont les servantes de l'épouse légitime ; on les appelle familièrement des "petites femmes" : elles n'ont pas droit aux noms charmants de "Fleur de jasmin, Lune argentée, Parfum suave" que prennent, en se mariant, les épouses légitimes : noms bien inutiles d'ailleurs, car un mari chinois, lorsqu'il est du bel air, ne parle jamais de sa femme qu'en l'appelant : "Ma triste épine," et il ne manque jamais de la rouer de coups. C'est une coutume sanctionnée par les lois et un mari encourrait un fâcheux ridicule s'il n'usait pas de cette prérogative. On a vu des Chinois assommer leurs femmes uniquement parce que l'on racontait qu'ils ne les frappaient pas.

Le dédain des Chinois pour la femme se traduit jusque dans leur écriture ; un caractère assez simple représente le mot *femme* : employé deux fois, il veut dire *querelle* ; juxtaposé trois fois, il signifie *intrigue*.

14 JUILLET 1894.

A Monsieur le Consul Général de France, N. Y
(Après l'Assassinat du Président Carnot.)

Plus d'un siècle a passé sur les ruines sombres
Du funèbre donjon, où des milliers d'ombres
Si longtemps ont crié : "Vengeance et Liber-
[té !"
Et nous, les héritiers des droits de nos ancêtres,
Fiers d'être tous égaux de n'avoir plus de maî-
[tres,
Fiers d'être tous unis dans la fraternité,
Au nom des droits sacrés de la grande Famille,
Nous avons à lutter contre une autre Bastille.—

Des bandits sans patrie en ont peuplé le flanc !..
Brandissant un drapeau noir, maculé de sang,
Dans la nuit, contre l'Ordre, ils rampent à l'er-
[re,
Avec des glissements tortueux de couleuvre...
Le repaire est bâti d'ombre, et de noirs crêpeaux,
Enveloppant le monde en d'horribles anneaux,
Abritent ces brigands dont le décri unanime
Veut de la Liberté faire une courtisane ;
L'arme est la bombe lâche ou la dague assassine,
Qui déchire le flanc ou brise la poitrine !
Le but n'est l'anarchie et l'humanité chassée,
Le crime condamnant la Justice aux cachots—

Quel héros a surgi contre l'hydre nouvelle ?.....
Quel Génie étendra sur le Monde son aile,
Criant au monstre affreux : "Halte là, c'est as-
[sez
Déjà c'est trop de pleurs et trop de sang ver-
[sés !....."

— Quand ce soir choqueront les coupes frater-
[nelles
Quand de l'hymne sacré les stances solennelles
Diront à mille échos les gloires du passé,
Sous les arceaux dorés de la voûte étoilée,
Passera, sombre, pâle et d'un crêpe voilée,
La grande Ombre d'un trépassé.

De son flanc déchiré rougirant la meurtrissure,
Elle fera couler le sang de sa blessure
Sur le peuple assemblé. Etant la Liberté,
Et criera : Que ce sang, répandu pour la
[France,
Fasse germer partout la féconde semence
De Paix et de Fraternité.....'

Alors, tous entendront, par delà la frontière,
La voix de ce martyr étendu dans sa bière.
Le serrant sur son cœur les plus de son drapeau,
Toutes les nations, en un élan sublime,
Pour compter l'anarchie et terrasser le crime,
Viendront fraternisant autour de ce tombeau.

(1) Toi dont la mission grandit sur une tombe,
Contre l'hydre anarchiste et la dague et la bombe
L'ange de Liberté saura te garantir...
Avec calme, poursuis la tâche commencée,
La tâche glorieuse et qui fut sanctifiée
Le prix du devoir et le sang d'un Martyr.

MAURICE LECOMTE.

(1) Cette dernière strophe s'adressait au nouveau Président—M. Casimir Périer. — Il était meilleur prophète dans la strophe précédente, au moins d'abord suivant lesquelles les représentants des nations d'Europe se réunissaient pour discuter en commun accord des moyens à employer et des lois internationales à créer pour combattre l'Anarchie.

Chemins de fer.... en bois.

Aux Etats-Unis et au Canada, où se trouvent l'immenses forêts jusqu'ici inexplorées, plusieurs Compagnies viennent de se fonder pour l'établissement de voies économiques entièrement faites en bois.

Ainsi, depuis quelque temps, on a établi dans la Floride, entre Avon-Park et Haines-City, une ligne de ce genre qui assure un trafic considérable de fruits, de légumes et aussi de voyageurs.

Plus curieux encore est le chemin de fer en bois qu'on vient d'ouvrir à l'exploitation dans la province de Québec. Il n'a pas moins de 50 kilomètres de développement, et les rails, en érable, mesurent 10 centimètres de large sur 17 centimètres de haut. Tout le matériel fixe et roulant, gares, signaux, wagons, etc — sauf les locomotives, bien entendu, — est en bois. Non seulement la chaussée, mais les roues des voitures sont en érable ; bien peut, et, sur cette petite ligne, les trains marchent à la vitesse déjà fort respectable de 40 kilomètres à l'heure.

QUELQUES RECETTES.

Nous croyons être agréable à ceux qui nous lisent en leur donnant quelques recettes de boissons rafraîchissantes et notamment du *coktail*—un précieux breuvage, suivant l'expression américaine.

Il y a vingt façons de préparer le *coktail*.

Nous donnerons de temps à autre quelques-unes de ces recettes, qui seront, croyons nous, d'un précieux secours pour les maîtresses de maison, toujours embarrassées pour rendre aux amies qui leur rendent visite une boisson rafraîchissante et sans danger.

Coktail des dames.

Prendre un grand verre, y mettre : 3/4 de glace pilée, 1/2 cuillerée à bouche de sirop de sucre, 1/2 cuillerée à bouche de kirsch, 1/2 cuillerée à bouche d'anisette, 4 gouttes de crème de menthe, 1 tranche d'orange. Agiter ce mélange et servir.

Brandy coktail.

Introduire dans un verre à bordeaux : 3 petits morceaux de glace, 1 cuillerée à café de sucre en poudre, 1 cuillerée à café de cognac, de gin ou de whisky, 4 gouttes de bitter américain.

Tourner ce mélange dans le verre, en frotter les bords avec du citron glacé et du sucre en poudre et servir.

PAGES D'AUJOURD'HUI.

Mes débuts.

Mme Durand Gréville, qui est sans contredit, la romancière la plus lue à la fin de notre siècle, a eu des débuts difficiles qu'elle nous raconte elle même :

C'était en 1874. J'avais un gros bagage de pièces en trois, quatre et cinq actes, en prose et en vers et pas mal de romans en portefeuille, mais je n'avais pas encore pu ni faire imprimer une ligne, ni faire représenter un alexandrin. Le théâtre de la Tour d'Auvergne rouvrait ses portes avec une direction toute neuve, des artistes frais engagés, des peintures rafraîchies et des intentions absolument littéraires. Je ne me rappelle plus par suite de quelles circonstances je fus priée de faire un prologue en vers pour cette petite fête. Un prologue en vers réclamé par la critique parisienne ! Le cœur me battait bien fort ; je fis mon prologue, qui obtint quelque succès. M. de Banville en voulut bien reproduire quelques vers dans un feuilleton du lundi suivant, et la direction enthousiasmée, tout en refusant avec fermeté de me jouer une pièce de quelque importance, me demanda un acte en prose. J'écrivis *A la campagne*, je le fis copier et le remis entre les mains du directeur.

Je m'étonnais de ne pas encore avoir reçu un bulletin de répétition, lorsqu'un jour, vers deux heures de l'après-midi, je reçus une lettre. On m'envoyait tout un service loges, fauteuils d'orchestre et balcon, pour la première représentation qui devait avoir lieu le soir même. M. Durand Gréville courut au théâtre.... on avait oublié de me prévenir tout simplement ! Je feuilletai quelque jour un monologue avec l'état d'esprit d'un auteur auquel arrive une pareille aventure. Mais est-ce jamais arrivé à d'autres ? Malgré mes dispositions naturelles à me méfier de l'idée si répandue, et au fond flatteuse : "Ces choses-là n'arrivent qu'à moi !" je ne puis m'imaginer qu'il y ait beaucoup d'auteurs qu'on ait oublié d'inviter à suivre les répétitions de leur pièce.

On donnait *A la campagne*, le soir même, c'était positif,—et l'on avait aussi oublié d'inviter la critique ; mais tout se passait en famille à la Tour d'Auvergne. N'avait-on pas invité la critique à l'ouverture trois semaines plus tôt ? Cela devait suffire pour toute l'année.

Cependant nous allâmes au théâtre vers huit heures et demie pensant arriver à la fin du lever du rideau des jours précédents. Nous nous asseyons dans notre loge, on jouait une pièce. Ce n'était pas le décor du lever de rideaux que je connaissais.

Mais, me dit M. Durand-Gréville en tournant vers moi son visage consterné, c'est *A la campagne* qu'on joue.

Pas possible, répondis-je.

Je n'avais pas achevé cette courte phrase que le rideau tombait sur mon dénouement. Ma pièce toute neuve avait été donnée en lever de rideau, et le lever du rideau de la veille devenait pièce de résistance.

Je n'ai jamais voulu revoir *A la campagne*, mais ce malheureux acte a dû avoir beaucoup de succès, car il m'a rapporté soixante-neuf francs et des centimes : cela signifie à la Tour d'Auvergne, un nombre incalculable de représentations, peut-être cinquante ou soixante.... Cela ne m'a pas consolé.

HENRY GRÉVILLE.

Le Bien dit des femmes.

Madame Necker :

"Les femmes remplissent les intervalles de la conversation et de la vie, comme ces duvets qu'on introduit dans les caisses de porcelaines : on compte ces duvets pour rien, et tout se casserait sans eux."

Sheridan :

"Les femmes nous gouvernent, tâchons de les rendre parfaites : plus elles auront de lumières, plus nous serons éclairés. De la culture de l'esprit des femmes dépend la sagesse des hommes."

Le chevalier de Méré :

"Un homme ne sait jamais bien vivre, à moins que les femmes ne s'en soient mêlées."

NICOLAS Ier.

Le centième anniversaire de la naissance de l'empereur Nicolas Ier étant fêté en Russie, sur l'ordre de l'empereur Nicolas II, par des cérémonies religieuses et par des réjouissances populaires, un service solennel a eu lieu le matin, à onze heures, en l'église de la rue Daru.

M. le baron de Morenheim, absent de Paris, n'assistait pas à cette cérémonie. L'ambassadeur de Russie est, de plus, en grand deuil, par suite de la mort d'une de ses filles.

M. de Giers, chargé d'affaires, ainsi que tous les membres de l'ambassade et du consulat, en grand uniforme, assistaient à ce service religieux, auquel le Président de la République s'était fait représenter par un officier de sa maison militaire, et le ministre des affaires étrangères par un attaché de son cabinet.

Après la messe, dite par l'archiprêtre Wassilieff, un *Te Deum* a été chanté par le clergé et la maîtrise.

LEGENDES ET COUTUMES

SALUTS ANNAMITES.

Pour saluer une personne marquante, les Annamites bien élevés entrelacent leurs doigts, joignent les mains qu'ils renversent un peu plus bas que la ceintule et disent, en s'inclinant profondément : "Láy-ông" ou "Láy-bà", suivant qu'il s'agit d'un homme ou d'une femme.

Le cérémonial est beaucoup plus compliqué quand un Annamite se trouve en présence d'un grand mandarin, soit pour lui soumettre une requête, ou lors d'un procès important.

Le solliciteur ou le plaideur se met à genoux à une assez grande distance, un brin d'herbe dans la bouche, puis, élevant à deux mains son placet au-dessus de la tête, il se traîne ainsi toujours à genoux, jusqu'au tribunal ou un huissier vient le recevoir.

La formalité du "brin d'herbe" peut s'embler étrange ; mais, en politesse annamite, cela veut dire au juge : "Sois juste envers moi comme tu le serais envers un simple animal : je mets de l'herbe dans ma bouche afin que tu oublies, pour un instant, que je suis un homme et que tu ne sois influencé par aucune considération autre que la justice."

Pensée profondément philosophique—malgré son apparence bizarre—que devraient peut-être méditer bien des mandarins de la vieille Europe.

Du reste, l'exagération des marques extérieures de respect est l'une des caractéristiques de la race chinoise. Dans les simples visites de cérémonie, qu'il s'agisse de saluer un supérieur ou d'offrir un present, on se prosterne jusqu'à terre, et rien ne saurait contrarier davantage un Annamite que de l'empêcher de saluer selon la formule consacrée : il se regarde alors comme profondément humilié puisqu'on le juge indigne de témoigner ses sentiments.

Une création de Zanahary.

L'occupation de Tananarive par les troupes françaises met l'île de Madagascar au premier plan de l'actualité.

Bien que nous considérions depuis longtemps comme notre ce territoire, disent les Français, les mœurs des indigènes sont relativement peu connues chez nous, malgré les nombreuses missions envoyées dans la grande île africaine par différents ministère.

La caste des Antimerina—qui a toujours tenté d'asservir les autres peuplades madécasses—est celle qui détenait le pouvoir avant l'entrée du général Duchesne dans la capitale de Ranavalo III. Ces privilèges, jouissant d'un teint café au lait ou chocolat clair, professent un souverain mépris pour les noirs qu'ils traitent volontiers de "sales nègres" et pour les naturels du littoral, de couleur plus foncée, qu'ils appellent dédaigneusement "babakoto", espèce de singe particulière à Madagascar.

Afin de justifier cette appellation, voici la légende traduite par le docteur Louis Catat et consignée dans son rapport au ministre de l'instruction publique (mission de 1889-1891).

Quand Dieu eut créé les hommes, il leur dit de choisir sur la terre les contrées leur convenant le mieux. Les makoa (noirs) choisirent l'Afrique du Sud, les Arabes l'Afrique du Nord, les blancs l'Europe et les Antimerina le centre de l'île de Madagascar.

Lorsque chacun fut installé dans son domaine, les Antimerina s'aperçurent que si la partie centrale de l'île faisait parfaitement leur affaire, il n'en était pas de même des côtes du littoral : là ils ne pouvaient descendre et il leur fallait des hommes spécialement bâtis pour cet objet.

Ils firent alors un *grand kabary* (conseil) et après une longue discussion résolurent d'expédier à Dieu (*Zanahary*) un envoyé extraordinaire chargé d'exposer leurs doléances.

Cet ambassadeur fut assez mal reçu parce que précisément Zanahary était alors occupé à créer les différents types d'animaux destinés à la terre. Dieu revint cependant sur ce premier mouvement de mauvaise humeur : il venait justement de fabriquer un singe, ce qui l'avait beaucoup fatigué. Néanmoins, comme Zanahary était très content de son travail, il se laissa toucher par les supplications de l'ambassadeur et résolut de lui donner satisfaction sans cependant s'imposer un supplément de besogne. Il prit le singe qu'il venait de créer, lui trancha la queue, puis le montrant à l'envoyé des Antimerina, lui dit :

—Voilà ce qui habitera les côtes de Madagascar.

Lorsque Zanahary eut fait de ce singe un Malgache, il fut si content de sa bonne idée, qu'il poussa un soupir de soulagement : Ouch !

Et, comme preuve de la véracité de cette légende, les Antimerina ne manquent pas de faire remarquer que les porteurs de la côte poussent encore maintenant le même soupir guttural : "Ouch !" lorsqu'ils déposent le fardeau dont ils étaient chargés ou qu'ils sont arrivés, après bien des efforts, au sommet d'une montée ardue et difficile.

En fait de coutumes, la plus connue est celle du *Fandroana* ou "bain de la reine" qui se célèbre le 22 novembre, et dont il a été souvent parlé.

Ce qu'on connaît moins, c'est la bizarre obligation imposée aux Malgaches à l'occasion de cette cérémonie.

Par ordre de la reine, il est enjoint aux parents *brouillés*, aux époux *séparés*, de se réconcilier *au moins pendant la durée des fêtes*," et rien n'est plus curieux, paraît-il, que de voir les épouses divorcées, si nombreuses à Madagascar, venir, une fois l'an, retrouver leurs anciens maris.

Si l'on essayait, en France, d'un petit *Fandroana* ? En voilà un *clou* pour l'Exposition de 1900 !

Orchestres Malgaches.

Comme tous les peuples africains, les Malgaches adorent la musique ou plutôt *le bruit*, ce qui, pour eux, est absolument synonyme.

En 1889, l'orchestre du gouverneur de Marovoay, l'un des grands dignitaires de l'île, se composait d'un tambour, deux clarinettes, une grosse caisse, deux cornets à pistons, un saxhorn baryton et une musette.

Inutile d'ajouter que chacun des artistes souffle dans son instrument sans autrement se préoccuper de son voisin. D'ailleurs, le tambour et la grosse caisse font un tel vacarme qu'on n'entend guère que cela.

Quant au gouverneur d'Ivongo,—plus mince personnage,—sa bande musicale se réduisait à deux tambours, une grosse caisse et.... un accordéon.

Ces concerts ont généralement lieu pendant les repas de gala dont nous avons donné récemment un échantillon quant à la composition du menu. En ce qui concerne les boissons, les usages sont pour le moins aussi bizarres : après le vin rouge, le vin blanc et le champagne, on sert de l'absinthe, des bitters et des amers variés.

On rapporte que la reine a un faible pour la musique, mais ce qui contraste légèrement avec ses goûts artistiques, c'est l'abondante consommation de "tabac à chiquer" faite par Sa Majesté pendant les concerts de la cour.

Tenir le crachoir royal est une insigne faveur très recherchée par les dames du palais.

—UN—

GLORIEUX ANNIVERSAIRE.

Il ne rappellera point des guerres, des batailles, des massacres. On peut néanmoins le dire glorieux, car il est celui d'une des inventions les plus utiles et les plus fécondes en progrès de tout genre. Il s'agit en effet de l'invention du gaz d'éclairage.

C'est un Français qui la réalisa. Mais comme elle fut appliquée d'abord en Angleterre, c'est ce pays qui va la fêter. On nous annonce que la ville de Birmingham prépare, avec le concours de l'industrie anglaise, de grandes solennités en l'honneur du centenaire de la première application de l'éclairage par le gaz dans une usine de cette ville. Cette application fut faite en juillet 1796 par l'ingénieur anglais Murdoch, que ses compatriotes voulurent pendant longtemps, mais à tort, faire passer pour l'inventeur du gaz d'éclairage.

L'honneur de cette invention revient à un Français, Philippe Lebon, ingénieur des ponts et chaussées, qui, de 1785 à 1786, dix ans avant l'Anglais Murdoch, conçut l'idée de faire servir à l'éclairage les gaz combustibles qui se dégagent de la distillation du bois. La carrière de cet inventeur fut celle de beaucoup de génies méconnus. L'envie et la haine le poursuivirent, et l'indifférence de ses contemporains ne sut le défendre. Il mourut jeune, à trente-cinq ans, en 1804, désespéré de voir que son pays ne voulait pas, ne savait pas profiter de l'invention qu'il lui donnait.

Cependant il semblerait que l'homme qui apportait à ses concitoyens "de la lumière" ait dû être accueilli avec enthousiasme. Augmenter la durée du jour, combattre les ténèbres, vaincre la nuit, faire durer la joie de voir, permettre aux villes et aux maisons d'être animées, d'être vivantes, alors qu'elles étaient condamnées à l'ombre et à ses tristesses, tout cela constituait pour Philippe Lebon des titres indiscutables à la reconnaissance publique. Mais cette reconnaissance est capricieuse. l'inventeur ne put en jouir ; elle ne fut réservée qu'à son souvenir.

Philippe Lebon était né à Bruchay, dans la Haute-Marne, en 1769. A seize ans, il découvrit le principe de l'éclairage par le gaz. Venu à Paris pour s'y perfectionner dans l'étude des sciences, il se fit nommer ingénieur des ponts et chaussées à Angoulême. Puis il vint professer à l'Ecole des Ponts et Chaussées. Entre temps, il poursuivait ses expériences sur les gaz éclairants. Mais c'est seulement en 1799, après avoir communiqué ses découvertes à l'Institut, qu'il prit un brevet d'invention pour "de nouveaux moyens d'employer les combustibles plus utilement, soit pour le chauffage, soit pour la lumière, et d'en recueillir différents produits."

Il publia ensuite un Mémoire sous ce titre, qui annonçait toutes les applications depuis si précieuses du gaz d'éclairage : "Thermolampes, ou poêles qui chauffent, éclairent avec économie, et offrent, avec plusieurs produits précieux, une force motrice applicable à toute espèce de machines."

Tout d'abord Lebon distillait le bois, les huiles, le goudron, etc.... pour en retirer le gaz. Il employa ensuite la houille. Il éclaira avec le gaz de houille les appartements et les jardins de l'hôtel Seignelay, rue Saint-Dominique.

Il fit aussi des essais d'éclairage urbain au Hâvre. Le gouvernement russe—qui alors n'était pas l'ami de la France—lui proposa d'acheter son système et lui offrit des sommes considérables. Mais Lebon était patriote. Il refusa. Il voulait que la France profitât seule de sa découverte et en eût seule la gloire. Mais, nous l'avons dit, ces sentiments généreux ne furent pas appréciés comme ils le méritaient. En 1804 le grand homme mourait, complètement ruiné par ses expériences et désespéré par l'indifférence de ses concitoyens.

PENSÉES.

Les vieux amis sont comme les vieux habits : agréables parce qu'ils ont pris l'habitude de nous plis.

Lorsque le livre de l'espérance est clos, la vie n'est plus qu'une agonie.

---

battre à l'unisson du mien. Ton amour est mon refuge comme le mien est ma justification. Je ne puis croire qu'il me manquera jamais et que nous n'avons été réunis par des liens si forts que pour voir la mort les briser.

"Veille sur toi, époux chéri ; garde-toi pour celle qui ne peut vivre que de ta vie et qui mourrait de ton trépas.

"Ta femme pour l'éternité :—URSULE."

Cette lecture achevée, Frédéric laissa échapper une plainte qu'arrachaient à ses lèvres la douleur et l'épouvante.

En poussant un soupir, il glissa la lettre parmi les autres, les remit toutes dans sa poche et resta à sa place, morne et pensif.

Une main qui se posait sur son épaule brusquement troubla sa méditation et une voix dit à son oreille :

—A quoi penses-tu, Frédéric ? Pourquoi cette tristesse ?

Il se retourna ; Célestin était devant lui, avec, sur le visage, l'expression d'une sollicitude affectueuse dont à plusieurs reprises déjà, depuis que la vie de régiment les mettait à tout instant en présence l'un de l'autre, Frédéric avait recueilli le témoignage et qui ne pouvait plus l'étonner.

—A quoi veux tu que je pense, répondit-il, si ce n'est à la journée de demain et à ce qu'elle doit nous apporter ?

—La bataille qui se prépare ! s'écria Célestin. Est-ce cela qui te donne cette figure d'enterrement ? Nous irons à cette bataille.... et nous en reviendrons vivants et triomphants.

—Je l'espère comme toi.... Je pense cependant à ceux de nous qui n'en reviendront pas. Si j'étais de ceux-là, il y a là-bas, au pays, une femme qui porterait mon deuil et serait bien malheureuse.

—Ursule ! C'est d'elle que tu te préoccupes en ce moment ?

—D'elle et de ma sœur. Qu'adviendrait-il des chères créatures ?

—Pourquoi prévoir le pire ? objecta Célestin. Fais comme moi, ajouta-t-il ; ne songe pas à demain ; vis au jour le jour. Et puis, aie foi en ton étoile. Si j'étais à ta place, et comme toi amoureux et aimé, il me semble que je ne redouterais rien. Je me croirais invincible.

—Tu n'aimes pas, Célestin, reprit gravement Frédéric ; tu n'es pas aimé ; tu ne peux donc comprendre l'angoisse qui m'étreint le cœur au moment d'aller présenter ma poitrine aux balles prussiennes.... Ce n'est pas seulement ma vie, mon bonheur que j'ai à défendre ; c'est aussi la vie, le bonheur d'Ursule. Mentalement, il ajoutait :—Et son honneur !

Célestin simula une exaltation soudaine et les yeux au ciel, les bras tendus comme s'il prenait un engagement, il s'écria d'un accent inspiré :

—Nous serons deux à les défendre.

—Oh ! je sais que tu lui es dévoué à la chère petite, dit Frédéric attendri.

—Aussi dévoué que si elle était ma sœur, protesta Célestin.

Ils avaient commencé cet entretien à voix basse : puis, peu à peu, sans s'en apercevoir, ils s'étaient mis à parler plus haut, oubliant qu'ils pouvaient être entendus.

Une bouche grondeuse les morigéna.

—Un peu de silence, jeunes gens ; n'empêchez pas les camarades de dormir.

Ces paroles leur arrivèrent du fond de la salle où un homme étendu venait de se soulever et à la lueur des chandelles, qui tombait dans l'ombre, montrait entre les plis d'une couverture de laine brune un visage renfrogné sous des cheveux blancs coupés ras tout autour de la tête.

—Suffit, sergent Botrel, répliqua Célestin ; on ne vous dérangera plus. Et parlant à Frédéric, il continua, lui glissant les mots dans l'oreille :—Oui, elle peut compter sur moi, la belle Ursule ; et toi de même, Frédéric. Ah ! mon camarade, comme si cela ne dépendait que de ton vieil ami, tu lui serais bientôt rendu à ta bien-aimée ! Oui, je sacrifierais bien quelques-unes des années qui me restent à vivre pour vous voir réunis et heureux.

Ce fut si bien dit et d'un tel accent de sincérité que Frédéric très ému chercha dans la demi-lumière répandue autour d'eux la main de Célestin et l'étreignit fraternellement, témoignant ainsi de sa confiance en son ami et de sa gratitude pour les propos qu'il venait d'entendre.